

Les oubliés de Dakar

Pikine-Dakar, Sénégal / 14°45'N 17°21'W / 2004

Bruxelles - Dakar. J'ai un billet *Bruxelles Airlines*, la réincarnation de la *Sabena* depuis qu'elle a coulé, entraînée dans le naufrage *Swissair*¹. Et je vais me trouver sur un vol *operated by Birdy Airlines* : qu'est-ce que cette compagnie ? Depuis quelques temps déjà, on ne peut plus, concrètement, choisir sa compagnie de transports aériens. Mais bon, service à bord correct, et arrivée à DKR avec dix minutes d'avance sur l'horaire. René S., portant casquette et lunettes, m'attend, je tarde à le reconnaître, il m'interpelle depuis la petite foule des badauds derrière les barrières à la sortie de l'aérogare. Rwandais installé au Sénégal, patron d'une ONG se dévouant pour la jeunesse des quartiers les plus pauvres. Fervent catholique, scout militant. Parcours en pick-up Pajero le long des corniches de Dakar, avant de piquer sur le Plateau, le centre-ville à l'urbanisme franco - colonial bien marqué. Une vraie ville, belle densité d'immeubles, des alignements, des gabarits, fruit de «l'urbanisme colonial» à la française. Circulation anarchique, la ville est en cul-de-sac sur sa presqu'île.

René m'a réservé une chambre au petit hôtel OCEANIC, bien situé derrière le marché Kermel, à quelques centaines de mètres de la Place de l'Indépendance. Des coursives sur cour distribuent deux étages d'une vingtaine de chambres. Au centre, espace de socialisation 24 h./24 h. la cour-patio-bar-snack-restaurant. Première discussion autour d'un soda, sous la TV murale à l'image vacillante. Du foot, le tournoi de l'EuroFoot intéresse aussi « Les Lions »². Nous sommes rejoints au bout d'un moment par J., la collègue de René au sein de l'ONG. Elle aussi Rwandaise, ils ont un parcours commun post-génocide, tous deux on fuit les Grands Lacs vers l'ouest du continent. Formation de juriste préparant la magistrature, en 1994, cette menue jeune femme a traversé le Zaïre à pieds pour aboutir à Brazzaville. Errances, et retour à l'est du pays, elle travaille dans les camps de réfugiés à Goma. Rencontre de René. Lui est arrivé dans cet enfer désorganisé à la tête d'une tribu de gamins ramassés le long de sa fuite depuis Butare. Plus tard, et au cours d'autres voyages, je découvrirai qu'il y a une petite communauté de Rwandais au Sénégal. Leur statut administratif n'est pas bien clair, mais ils se sont installés, la plupart sans intention de retour pour l'instant³.

Le jour se lève vers les 6:30, annoncé par les piailllements des volatiles qui s'égaient dans les flamboyants émergeant de la rue, et les chevrottements de quelque chèvre au fond de la cour d'en face. René vient me prendre devant l'hôtel parfaitement dans l'horaire. Il se confirme que cet homme, dans la bonne cinquan-

1. Swissair grounding. Le 2 octobre 2001, l'entier de la flotte de la prestigieuse compagnie, fierté du peuple suisse, est cloué au sol, sur tous les aéroports du monde où ses appareils sont en escales. Début d'une retentissante faillite, qui va secouer la Suisse, et dans laquelle managers arrogants, politiciens louvoyants et banquiers évidemment cupides, vont se révéler.

2. «Les Lions», le surnom de l'équipe de football du Sénégal. Ne pas confondre avec les «Lions indomptables», du Cameroun.

3. Il y a semble-t-il une importante communauté rwandaise au Sénégal. Enigmatiques comme ils le sont dans leur pays d'origine, et craignant des «retours de bâtons», ils sont manifestement séparés entre les pro et anti Kagamé. Pour ceux durablement installés, ils sont au moins sûrs d'échapper à l'anglicisation forcée qu'impose Kagamé au Rwanda.

taine, est bien structuré et organisé, qualités rares en Afrique.

Parcours dans une forte circulation pour atteindre le siège de l'ONG à Pikine, grosse commune suburbaine, partie de l'agglomération de Dakar, au sud-est. Longeant tout d'abord l'océan, on bifurque pour passer devant le marché central du poisson, puis l'église Notre-Dame du Cap-Vert, avec sa nef en forme de bateau. Une rue perpendiculaire se termine par une petite place carrée, la police municipale sur un angle. L'ONG à ses quartiers dans une concession sur le côté sud de la place. Derrière les murs, tout est propre et fleuri. Un corps de bâtiment principal d'une petite centaine de mètres carrés et quelques annexes, le tout sur un niveau. La partie attractive pour le *toubab*¹ de passage est l'espace ouvert, bien ombragé par un arbre au feuillage fin et dense - *acacia senegalensis* ? - en position centrale, sous lequel on installe table et bancs pour y travailler.

1. Toubab : tout homme à peau blanche, en Afrique de l'Ouest.

Germain M. nous rejoint. Sénégalais pure souche lui, originaire de Casamance, et qui s'impliquera dans le projet. Fort disert, il s'exprime bien, et fait montre d'une énergie positive. Puissent ces prémices se confirmer et se concrétiser dans l'action. Nous passons en revue les idées et orientations exprimées à ce jour, depuis les quelques mois qu'a été initiée cette collaboration Nord-Sud. A l'heure du repas, Colette, la secrétaire, vient dérouler deux nattes sur le sable roux, doux et soigneusement balayé. Une jeune fille apporte d'un « maquis² » voisin le plat de riz/ragoût/sauce arachide. Pap, compère en boubou blanc immaculé, nous rejoint sur la natte pour partager les boissons. Germain fait l'essentiel de l'animation, en contant ses pittoresques tribulations en Guinée-Bissau, dont les habitants semblent passer pour les derniers des ploucs. A chacun ses têtes de Turc. Pendant ce temps, quelques adolescents viennent, qui pour déposer quelque argent à la caisse d'épargne créée par l'ONG, un autre pour se renseigner sur un centre de formation professionnelle. De tout ceci se dégage une impression favorable, susceptible de contrecarrer mon afro-pessimisme.

2. Le «maquis», lieu de restauration et de rencontre populaire, bon marché, souvent clandestin. Et parfois fourni en viande de brousse, issue du braconnage.

La chaleur est montée, l'heure de la sieste pointe; René a déjà émis quelques discrets ronflements, la journée de travail africaine est finie pour aujourd'hui. Retour en ville, un tour du centre. Marché Kermel, Place de l'Indépendance, Sofitel et Novotel, les rues et boulevards avoisinants. «Toubab un jour toubab toujours», on ne peut échapper aux racolages. Les Sénégalais, bagout et vivacité d'esprit, ont du métier. Il y a celui qui propose de visiter une « *coo-*

pérative d'artisans », l'autre aller, « *juste pour le plaisir des yeux, ici tout près* », voir le magasin de ses amis, « *dont les bénéfices vont aux handicapés* ». C'est le boutiquier devant le Sofitel en prière de maghreb qui m'est désigné comme le « *patron d'une ONG, ils ont besoin d'argent* ». Ces marioles de Sénégalais ont intégrés tous les concepts susceptibles de toucher au cœur les toubabs, et provoquer l'ouverture du portefeuille. L'un me dit, remarque pertinente : « *On est collants mais pas agressifs* ». Et puis il y a les vieux se faisant rares, ceux-là qui, fort de leur vécu colonial, ont une attitude un peu différente. Sur la Place de l'Indépendance, l'un veut prendre un verre et discuter. Je refuse l'invite, et il se lance dans une diatribe : « *Vous avez changé, les Européens, avant on pouvait discuter, avoir des contacts, mais maintenant, vous êtes toujours pressés, méflants, vous nous prenez tous pour des terroristes, c'est pas bon* ». Près du marché Kermel, un autre ancien m'interpelle à distance d'un vibrant : « *Vive la France !* ». J'engage le dialogue en rigolant : « *Pas de chance, Hadj, je ne suis pas Français, mais Suisse* » « *Ca ne fait rien, on aime bien les Suisses aussi* ». Il poursuit dans la foulée : « *Je suis un ancien combattant* » « *Les célèbres tirailleurs sénégalais ?* » « *Oui, et ils nous laissent tomber. Ils ont dit le 1er juillet, mais rien ne se prépare* ». Il fait allusion au problème d'actualité entre la France et ses anciens combattants des Colonies, dont les pensions n'ont pas été ajustées depuis des décennies : ce n'est effectivement pas très glorieux. « *J'ai honte, mais donnez-moi discrètement quelques billets* ». Je lui glisse subrepticement 500 CFA dans la poche de son boubou.

Grosse journée de terrain, on commence par la visite au Maire de Guinaw-Rails Sud, Commune qui a été retenue comme secteur prioritaire de nos idées. René est entouré d'une petite dizaine des jeunes du quartier, tous impliqués dans l'un ou l'autre des projets de l'ONG. Salutations et politesses, René introduit fort bien le sujet, j'enchaîne avec mon numéro, puis la parole est donnée à Ousmane, garçon affligé de très gros handicaps physiques - il se déplace avec beaucoup de difficultés - mais qui va s'avérer une forte personnalité. Il connaît tout du quartier. Le Maire, jeune type rondouillard quelques peu bégayant - je relèverai d'ailleurs de nombreux cas de difficultés d'élocution, et ce n'est pas seulement dû à ma méconnaissance du wolof - semble bien disposé quant à nos intentions, mais ses moyens sont évidemment très limités. Non élu, tenant sa position, son job, d'une décision à quelque niveau du gouvernement, dans une logique de clientélisme. Il ne peut rien exiger, encore moins ruer dans les brancards, alors que les déplorables conditions de vie de la population

de ces communes, qui regroupent près d'un million de personnes, sont la conséquence de l'incurie des administrations centrales. Ces responsables locaux seraient capables d'améliorer progressivement les choses, si on leur laissait un peu d'initiative, et si on leur octroyait quelques moyens. La démocratie à trois niveaux *made in Switzerland* n'est pas encore en usage au Sénégal.

Après la photo sur le seuil de la Mairie, nous attaquons, toute l'équipe, une visite détaillée d'un périmètre formant un trapèze délimité, au nord, par la voie ferrée, et à ses angles sud par la Mairie et le pôle d'équipements publics constitué par le marché et le dispensaire. Tous les problèmes classiques de l'habitat du secteur informel sont réunis. Surdensité, cohabitation homme/animaux, absence d'assainissement, poussière, faiblesse de la voirie, construction précaire. Mais la problématique essentielle ici est le sol. Pour se protéger des inondations à l'hivernage, la population remblaie de manière anarchique. Aussi de nombreuses concessions se trouvent maintenant en dessous du niveau de la voirie. Certains équipements publics (par exemple une petite mosquée, mais plus grave le dispensaire assez récent de construction) sont quasi hors d'usage. L'ensemble de la zone fait partie d'un système dunaire - nous sommes à un kilomètre du front de mer -, et cette particularité n'a évidemment pas été prise en compte lors du développement spontané de ces quartiers.

Le chemin de fer est également un élément important des communes de Guinaw-Rails : leur dénomination est explicite. Césure entre les parties nord et sud - d'où les deux entités administratives - la voie ferrée est source d'accidents pour la population limitrophe de part et d'autre de la double voie. Légèrement surélevée, la butte des voies retient également l'eau et les ordures ménagères, qui s'accumulent en amont. Cependant cette voie, à double fonction, est vitale. C'est tout d'abord la ligne du mythique Bamako - Dakar, que nous avons suivie au plus près en 1990, en nous lançant, en solitaires et avec le palu, sur « La Piste Oubliée » (cf. l'article homonyme). Le Bamako - Dakar est actuellement, toujours, hebdomadaire. Les généreuses visions d'infrastructures régionales du Président Wade¹ pourraient inciter à la réhabilitation et au développement de cette grande desserte de l'ouest africain, axe majeur du désenclavement des pays sahéliens. La gare de Dakar est très judicieusement située à proximité du port; la planification territoriale française était d'une rigueur toute polytechnicienne. D'autre part, la voie est utilisée par le Train Bleu, ligne régionale qui draine les populations locales se rendant au

1. Abdoulaye Wade (1926), Président de la République du Sénégal de 2000 à 2012. Dynamique personnalité, a lancé de nombreux programmes d'équipements de son pays.

centre ville. Cinq trains le matin, deux le soir, wagons sales et passagers débordants par les fenêtres et les portes - quand il y en a encore. Cet équipement de transport est sursaturé. L'engorgement du trafic routier dans le cul-de-sac de la péninsule de Dakar devrait logiquement inciter à valoriser cette desserte ferroviaire. La mise en site propre, l'aménagement de passages sécurisés transversaux sur et sous voies, la création de haltes organisées devraient être les interventions de base dans les zones habitées que traverse la ligne. On parle de tout ça, évidemment.

Population vivant dans un état de pauvreté grave, c'est la précarité au quotidien. Entouré par l'équipe des jeunes qui me donnent des explications intéressantes et pertinentes, nous déambulons sous le cagnard de midi (pourquoi se trouve-t-on finalement toujours à midi pour ce genre de boulot de terrain ? Nous n'arrivons jamais à mieux organiser nos journées) en transpirant comme un porc. Encombré de mon matériel photo, comprenant le bon vieux Polaroid. Indispensable pour amadouer les Mamans, et, aussi, vision impromptue au coin d'une ruelle, quelque splendide sauvageonne aux seins tendus sous sa robe moulante. « *Cadeau du ciel, cette fille-là* », commente *sottovoce* mon porteur de sacoche qui me suit dans la foulée.

Le tour terminé, nous aboutissons, tous, dans la concession d'Ousmane. Trois générations, cinquante personnes, vivent dans environ 300 m², y compris les moutons et le large puits qui occupe le centre de la cour, où viennent également puiser les voisines. On installe les nattes, nous lançons les chaussures et savates dans les coins, j'étale la carte du département au centre du cercle qui se forme. C'est un instant décisif que j'attends, voir comment mes interlocuteurs locaux vont réagir face à une carte. Cet outil que je fétichise, mais qui ressort tout de même d'une forte abstraction. Mais là, la carte ne suscite aucune hésitation, les doigts effilés se pointent pour situer notre tour, localiser les équipements. Aux murs de cette pièce principale, sur de grandes feuilles de papier, Ousmane a porté à grands traits de stylo-feutre les données géographiques de son quartier. Où l'on voit les équipements, les lignes de pente du système dunaire, les « éléments structurants » de l'environnement. Et le tout dans des proportions graphiques tout à fait lisibles. Étonnant, et augurant bien d'un processus participatif que l'on entend lancer dans ce projet.

Les femmes toutes générations confondues s'activent dans la cour pour la préparation du repas. Croupes en l'air et penchées

sur leurs bassines, elles offrent au regard qui se veut discret du toubab de passage des effets furtifs de poitrines de toutes morphologies et consistances, qui valdinguent dans d'improbables boubous. Une Maman s'installe à mon côté pour s'occuper de mon alimentation. Elle déchiquette des particules du poisson posé en situation centrale sur le monceau de mil, qu'elle jette sur la modeste portion que je tiens un peu à l'écart de la sauce inquiétante dont on asperge le vaste plat commun. Mais le progrès est là, puisque chacun mange tout de même avec une cuillère. Tout aux petits soins pour le toubab, on lui apporte une bouteille d'eau minérale dûment scellée, alors que la compagnie se désaltère en plongeant un gobelet commun dans un seau en plastique. De même en fin de repas, alors que je tend la main pour prendre l'un des verres de ce qui apparaît comme de l'orangeade, on retient mon geste, et l'on envoie un gamin acheter un Coca.

Vers les 15 heures nous quittons le groupe qui va progressivement se disloquer pour les siestes individuelles. Les maisonnettes basses de plafond surchauffent, il y a la digestion, journée terminée. La vie reprendra au tombé du jour.

Autre journée, débutant par un autre contact : « le » rendez-vous à l'Ambassade de Suisse. Correctement habillé d'une chemisette blanche toute propre, c'est trempé et défraîchi que j'arriverai à l'immaculée représentation helvétique. En faisant toujours trop, j'ai voulu aller à pieds dans le quartier des ambassades, pour « ne pas perdre de temps », et découvrir, sur le parcours, quelques uns des aspects de l'urbanisme dakarois. Je tournicote passablement avant de dénicher l'écusson suisse sur une façade, dans ce périmètre agréable de villas cossues dissimulées derrière d'épais bouquets de verdure.

Tout est blanc, menuiseries d'aluminium mat, stratifié gris pour le comptoir devant le guichet d'accueil fermé d'une glace blindée. Et, inévitablement, une photo du Cervin sous-verre : à chaque pays son icône, à défaut de portrait présidentiel. La clim' marche à fond, il fait franchement froid; le tout fait croire que l'on est à l'agence UBS du Gornergrat. Annoncé, j'attends dans le hall. Le secrétaire de l'ambassadeur vient chercher des photos livrées par un coursier. Le reporter local s'est fourvoyé dans les cocktails et les ambassades, ce sont des vues de Madame et Son Excellence l'Ambassadeur de Suède (« *Oh ! Switzerland! We have nice friends in Stockholm!* », comme disait une rombière US). Le grand Dakarois fourre ces images de pingouins exotiques dans la poche ventrale

de son large boubou de bazin bleu, et part. La réceptionniste m'invite, en tout bien tout honneur, à monter avec elle. Elle m'installe dans le bureau du conseiller, qui est « en séance », en m'offrant un café ou un verre d'eau ; j'aurais eu plaisir aux deux, mais la gestion rigoureuse des frais impose des sacrifices. Son Excellence l'ambassadeur P. D. me reçoit fort courtoisement, dans les limites toutes de prudence qu'un diplomate suisse doit respecter. Depuis vingt-huit ans sur le terrain, c'est un vieux du système. Il a baladé ses costumes gris un peu partout, dont l'Iran et l'Égypte, où il a travaillé pendant trois ans avec l'Ambassadeur G, rencontré à Asmara¹. Le Sénégal n'est pas un « pays de concentration »² pour la DDC, la coopération suisse. L'agence n'est pas représentée. Elle y est active par des projets multilatéraux et autres *Trust Funds*. Après mon numéro, l'aimable Monsieur D. - nous sommes du même canton suisse francophone - exprime son intérêt, sans plus. Ce n'est pas d'ici que nous obtiendrions, rapidement, quelques fonds pour nos projets.

Je sors de ce havre de propreté à 13:30, pour plonger dans la touffeur, la circulation bloquée, les gaz d'échappement, pour aller en taxi à Pikine. Erreur de programmation de la part de René, il aurait dû venir me prendre quelque part en ville, puisque nous devons aller ensemble à un autre rendez-vous. Ce long détour au siège de l'ONG m'énerve un peu, mais il me vaut de rencontrer la fille de Patrice M., l'édile genevois agité, elle grande ado dégingandée, qui fait un séjour ici pour découvrir l'Afrique authentique. Pour l'instant, elle paraît au bord de l'apoplexie, rouge cramoisie de chaleur. Nous partons à la recherche du siège d' *Aprodak*, l'agence gouvernementale en charge de la « propreté urbaine » de l'agglomération dakaroise. La tâche est titanesque. Un jeune cadre efficace et dynamique nous explique la stratégie progressive, intelligemment menée, qui devrait donner des résultats. Le centre ville est en effet propre en comparaison africaine ; cette institution est disposée à étendre ses actions aux quartiers qui nous concernent, voire nous suivre dans un projet prototype de compostage et recyclage. L'action en cours porte sur la distribution de poubelles standard, remise au prix symbolique de 200 CFA (CHF 1,20). Seulement les Mamans dans les concessions n'ont jamais eu de récipients si grands et si beaux, aussi elles les gardent pour stocker le grain ou laver le linge, continuant à balancer les ordures dans la rue, « en flux tendu ». La secrétaire de l'ONG s'est jointe à nous pour cette entrevue, car de même ethnie et de même nom que notre hôte; relations humaines à l'africaine. Elle est en effet une Sow, elle aurait pu se nommer, alternativement, Diallo.

1. Voir « Asmara l'ambiguë ».

2. « Pays de concentration », soit concentration de l'aide, pour la coopération suisse. Désignation quelque peu brutale, en français, découlant d'une certaine traduction de l'allemand. A évolué « en pays prioritaires », schwerpunktländer.

Il est passé 17:00, nous n'avons rien mangé depuis le breakfast. René nous trouve une pizzeria où l'on peut se sustenter et se rafraîchir. Nous nous séparons, on négocie le prix du taxi pour rentrer à mon hôtel : il y a plus-value aujourd'hui, car la circulation est spécialement ardue, des embouteillages étant provoqués par l'arrivée en cortège de Mohammed VI, le roi actuel du Maroc - dit M6.

Nuit un peu agitée. J'ai chaud, mal aux entournures, mais sans maux de tête ni fièvre ; ce n'est donc que le petit coup de chaleur habituel, et il est trop tôt pour qu'un éventuel palu ne se manifeste. Journée de repos, dans la clim' et à jeun, entre petites siestes, lecture, écriture. Deux sorties tout de même, matin et après-midi. Cinq minutes après avoir franchi l'étroite porte de l'hôtel, remontant l'avenue Albert Sarraut en direction de la Place de L'Indépendance, un vieux m'aborde : « *Bonjours la France ! Comment ça va l'ami, mon frère ? Nous sommes tous des sénégaux.* ». « *Navré, mais je suis Suisse !* ». « *Genève ou Lausanne ?* » « *Genève...* » « *Ah mais je connais, j'ai un frère là-bas, Carouge, la fondue...* ». Il me glisse dans la main un gri-gri. « *Puisque tu aimes le Sénégal, je te donne ça* ». « *Tu sais aussi pourquoi je te donne un gri-gri porte-bonheur ? Je suis papa, ma femme a eu deux garçons cette nuit ! Tu es marié ? Tiens ça pour ta femme, elle pourra le mettre au bout d'une chaîne en or* » en mettant dans ma poche de chemise, soigneusement emballée dans un papier blanc, leurs pépite, faites d'une capsule de coca fondue et peinte en jaune or. Et le final que j'avais oublié, arrive, immuablement le même : « *Donne-moi quelques billets, car je dois acheter le mouton pour la fête de la naissance* ». Je lui rends donc ses bricoles-appâts en l'engueulant. J'aborde à peine l'entrée du marché Sandaga qu'inévitablement un gaillard m'accoste, pour m'offrir ses services de guide. Il tombe mal, je ne suis pas de bonne humeur, mal fichu, et c'est mi-voyage, moment habituel où l'Afrique m'insupporte. Il se dit « *fil du président du marché* », avec lui je n'aurais pas de problème, qu'ici c'est chez les Sénégalais, pas comme en face chez les Libanais, qui ont pris tout le commerce. J'hésite à tourner les talons, mais je me lance dans un speech qui attire un ou deux badauds. Extraits : « *c'est grave, l'Afrique, vous n'évoluez pas, ça fait 50 ans que vous sortez les mêmes salades aux toubabs, vous nous prenez pour des cons. Vous êtes dans la merde, vous devenez chaque jour plus pauvres, mais vous ne bougez pas. Les Libanais ? S'ils sont venus c'est parce qu'il y avait de la place. Imitiez-les, faites comme eux, personne ne vous empêche* ». Un gars conclue : « *Ouais, merci de la leçon* ». Je me suis permis cette envolée parce que quelques

jours auparavant, le Président Wade a fait une déclaration du même esprit sinon de style, dans la presse.

Seconde partie d'après-midi, descente au port, à l'embarcadère pour Gorée, où l'Africa Queen¹, avait son point d'attache. Un type sympa, et étonnement sans requête de bakchich, me fait pénétrer dans l'espace des bateaux de pêche sportive. L'Africa Queen, son pittoresque Capitaine Henry, sa femme et ses caniches, ont disparus du paysage de la marine régionale : des Libanais - eh ! oui...- ont repris le job, avec des bateaux plus petits, rapides et performants, pour des sorties à la journée.

1. Voir «Cabotage aux Bijagos»

Sortie touristique du dimanche. René vient me chercher pour prendre le petit-déjeuner chez lui. Une villa propre et ses annexes dans un quartier proche de la corniche ouest, qui fut à l'époque coloniale le quartier résidentiel des fonctionnaires et cadres moyens. Les Sénégalais ont semblé-t-il une perception positive de l'époque coloniale; les infrastructures essentielles sont en place, le bâti est conservé, entretenu. Je découvre la famille. Le fils aîné Robert, «informaticien - web designer - musicien», une nièce, rwandaise adoptée, qui termine des études d'«ingénieur en planification économique». Il y a encore un fils cadet, qui n'est pas là, venant compléter cette progéniture que j'avais cru limitée aux deux filles en Allemagne. La maman n'est pas visible, elle doit être quelque part dans la concession, nous ferons connaissance dans l'après-midi. La genevoise G. M. est aussi là, installée dans la famille pour son séjour initiatique africain.

René fatigué, il va se reposer aujourd'hui. C'est Robert, disert, baratineur, tchatteur, qui nous emmène, les deux jeunes filles, et moi, accompagnés de la secrétaire, excursionner au Lac Rose - Lac Rheba sur les cartes. L'eau est effectivement rose, ses rives animées par l'activité de l'extraction du sel, qui forme des monticules de camaïeux de blancs et gris sur la berge. C'est très artisanal, le sel est directement mis en sacs sur le site d'extraction, additionné d'iode et part de là chez les grossistes. A l'un des bouts du lac, une petite plage, où quelques toubabs de divers horizons - il y a un groupe de chinois - expérimentent l'apesanteur de l'eau hyper salée. La jeune G. tente aussi l'expérience. Il y a heureusement une petite source d'eau claire qui permet aux baigneurs de se rincer, car entre le sel et le soleil, il y a de quoi transformer les épidermes blancs et jaunes en *assado*. Petit restaurant, chaises longues, et boutiques de bricoles.

Nous reprenons la voiture pour descendre au sud de Dakar, au Cap des Biches, où l'immobilier commence à sévir : est-ce inévitablement le signe tangible du développement ? René y est propriétaire d'une villa qu'ils entendent exploiter en petite pension, sise dans l'un des premiers lotissements en cours de réalisation. La villa montre, déjà, diverses fissures. La femme de René, Gabriela, d'origine burundaise, nous y attend pour le repas. Nous nous installons dans l'étroite cour côté entrée, derrière un haut mur et une étroite porte de fer. C'est la reproduction des villas à Kigali, où tout est cloisonné par de hauts murs, fermé de lourds portails. Ce n'est pas le cadre idéal que l'éventuelle clientèle européenne souhaiterait trouver, alors que l'on entend le ressac des vagues à quelques dizaines de mètres. Peut-être que cela conviendra à des africains, avec leurs critères sécuritaires. La plupart des villas sont manifestement occupées comme résidence secondaire de bord de mer; signe qu'il y a de l'argent qui circule au Sénégal, une classe moyenne émerge.

Nous restons longtemps autour du large plateau d'excellent riz aux champignons, largement arrosé d'une bonne bouteille de vin rouge français à laquelle Robert et moi nous attelons. J'aiguille Robert et sa mère sur leur histoire, leur passé récent de réfugiés Rwandais fuyant séparément les massacres à travers le Congo, puis errant en Afrique de l'ouest. Avant d'aboutir, et se retrouver, finalement, tous, à Dakar. C'est une épopée, qui justifierait, pour cette seule famille, un long récit; elle a été vécue par des milliers d'autres. Je m'excuse de ma curiosité, mais Gabriela est contente de s'exprimer, dit que cela fait du bien, et qu'il faut que nous, les Européens, connaissions ce qui s'est passé.

Il s'avère que la famille de Robert a passablement de rancœur à l'encontre du FPR de Kagamé, dont ils ont vus les exactions dès les débuts des années 90 dans le nord du Rwanda, autour de Byumba. René est originaire de Butare, Gabriela est venue de son Burundi, ils sont donc plutôt du sud, mais ils étaient à Kigali lors de l'entrée des *Inkotani* dans la capitale. Ils ont d'abord fuit sur Goma, avant de se disperser à travers l'immensité du Congo, les FPR et milices associées aux troupes, en mettant le cap sur l'ouest du continent, où ils avaient des points de chute. A les écouter, et faisant des recoupements avec les divers commentaires de René, je me demande si cette famille ne sont pas des « Hutus modérés » : la question ethnique est taboue avec les Rwandais, et pourtant centrale à leurs drames à répétition. C'est donc un éclairage un peu différent que je perçois, après le discours mono-

lithique des Tutsis du gouvernement à Kigali que j'ai eu l'occasion de fréquenter à ce jour.

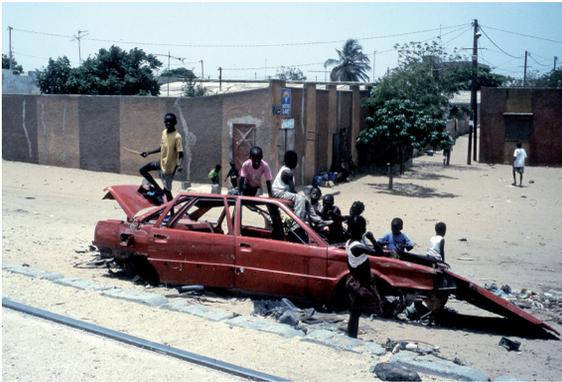
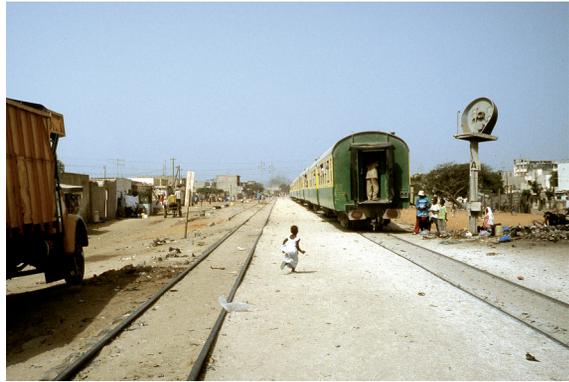
La fin de mission approche. Un matin à l'hôtel Oceanic. Sortant de la chambre sur la coursive qui donne sur le patio, je suis surpris par la belle lumière matinale. Il fait encore presque frais, une saine humidité monte des plantes fraîchement arrosées. La jeune et toujours souriante femme de chambre de l'étage vient à mon rencontre. Elle ne me voit pas, s'épongeant le visage avec le bas de sa courte blouse, découvrant ainsi une très jolie, ferme et dorée poitrine. Que voilà un beau début de journée ! Un vieux briscard du *consulting*, alors que nous éclusions des bières à Kigali, m'avait dit un soir : «*Quand tu commences à regarder la femme de chambre, c'est le moment de rentrer*».

La veille de mon départ, nous obtenons enfin l'entrevue sollicitée auprès du Secrétaire d'État à l'environnement, sur lequel reposent les espoirs des habitants de Pikine. Il y a fait récemment un unique et rapide passage, délivrant plein de promesses - lors de sa dernière campagne électorale. Nous faisons tout d'abord une bonne heure antichambre, puis une longue attente devant le bureau vide - grand et massif plateau d'acajou sur pieds chromés - du Secrétaire d'État. Enfin un remue-ménage dans les couloirs. Un grand gaillard, sapé, parfumé, fait irruption. Belle gueule, formidable tchatche sénégalaise, le charisme pour faire basculer les foules. Jonglant avec deux portables, d'emblée, il s'excuse : il ne va pas pouvoir nous recevoir longtemps. Il vient de recevoir des appels, il doit «*monter à la Présidence urgemment*». Il nous donne sa carte biface : ses coordonnées ministérielles d'un côté, celles de sa fonction de Secrétaire général du parti au pouvoir de l'autre. Je laisse les miennes, il me dit que je recevrai de ses nouvelles très rapidement, avant mon retour en Suisse. Il n'en sera rien, évidemment. Ce n'est pas encore de lui que viendra l'aide espérée. Il y a des projets, des investissements politiquement plus porteurs, que cette population marginale, subsistant aux franges de la capitale - les oubliés de Dakar.

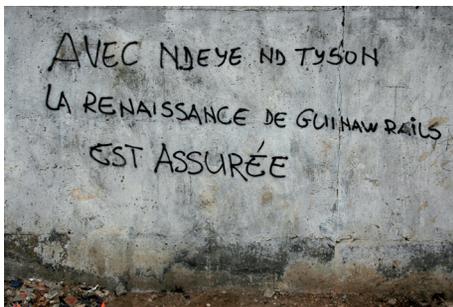
Un bref passage à Guinaw-Rail cinq ans plus tard; rien n'a changé. Il a plu, on évolue maladroitement dans des rues-cloaques, la population vit entre boue et ordures. Afropessimisme.

■

Roland Meige



Juin 2004.
Le site par temps sec.
Atmosphère générale d'un quartier
africain ordinaire, avec son manque
d'infrastructures, son désordre
organisé. Aussi, l'apparence d'une
certaine bonhomie.



Novembre 2009.
Hivernage, depuis des semaines les quartiers marginaux de Dakar sont sous les inondations. La population vit dans des cloaques. A Guinaw-Rails, rien n'a changé en cinq ans, malgré les annonces réitérées des autorités. Afropessimisme.